

Niobé, un matin

Yves Robert



Atelier Grand Cargo

résumé

C'est le récit de la vie d'une femme amoureuse, perdue et éperdue. Elle aime un homme tel qu'il est et le prend dans son intégrité de la beauté à l'obscurité. C'est aussi le trouble de l'orgueil, poison subtil qui fait perdre la raison et provoque la chute, stimule le comportement vers une folie stupéfiante. Convaincue par l'illusion d'être supérieure ou égale aux divinités, Niobé laisse ses quatorze enfants se faire massacrer. La conscience tardive de son malheur la pétrifie, elle devient rocher avec deux ruisseaux de larmes.

Nous la découvrons à son réveil après mille ans, mille jours, peu importe, car ce matin-là le temps n'a plus d'importance. Sa mémoire troublée reconstitue les épisodes de sa vie et remonte à rebours son destin jusque vers l'enfance.

liste des scènes

une marée froide montée de la lune	4
le temps arrêté ou le voyage immobile dans les ténèbres	5
réveil après la douleur sans fin	6
massacre	8
mère	10
neuf mois	12
femme	14
rencontre	15
adolescence	17
tantôt, il sera midi	19

une marée froide montée de la lune

C'est le matin. Le matin de ma mort. Je vais mourir à midi à l'instant ou l'ombre sera unique, verticale.

C'est le matin où se figent le temps et le corps. L'ombre ne sera qu'Une, immobile, inflexible. Je crains d'être seule. Personne pour me tendre la main. Seule... Je n'aurai pas d'autre peur.

Il sera midi. Il y aura de la lumière, de la chaleur. Ne pas mourir le soir, ne pas se laisser aller comme la fin d'un jour. C'est au matin, au matin de ma mort. À midi, quand l'ombre ne sait plus où se tenir, je passerai.

Avant, je veux me souvenir des chemins, des erreurs. Le temps est compté. À peine une matinée pour retrouver la trace de mes pas sur le sable. Découvrir ce qui fut juste, ce qui fut faux. Mettre dans la balance les parcelles de ma vie, en dresser le cadastre précis. À midi, entrer dans l'ombre... L'ombre exacte, le milieu du jour.

Je reviens sur mes pas avant que les vagues n'effacent la trace. Je remonte à rebours le cours de ma vie. À rebours, je longe un rivage oublié presque mystérieux.

De la nuit finissante, de l'irisation de l'aube revient un premier souvenir fugace. Une maison en feu, les étincelles écarlates dans le ciel, mes enfants morts. Le regard absent d'un l'homme, il me semble que je l'aime. Je me glace, n'ose me souvenir plus avant.

Je doute, imagine plus sûr de rester à l'état où je suis. Pierre endormie. Mais à nouveau tout me pousse vers un abîme. Le temps restant est un miroir, une profondeur. Je regarde au-delà de mon visage, au-delà de mes larmes. Je distingue ce qui est derrière l'oubli.

le temps arrêté ou le voyage immobile dans les ténèbres

Le souffle d'une caverne, le soupir d'une tombe. Les ténèbres sont maîtres sur moi. Je suis pétrifiée, le temps arrêté en éternité... Seules chaque jour coulent les pleurs. Une immense souffrance, indicible. Je ne sais pourquoi chaque seconde je meurs. À chaque parcelle de temps, un membre de mon corps s'arrache et toujours repousse. Je suis d'une famille maudite, condamnée à souffrir perpétuellement.

À baigner dans un tourment toujours renouvelé. Je n'ai pas soif et faim de malheur. Je souhaite un rire à l'instant ultime... Il rappellera que tout fut futile.

Je suis enlisée dans une fange grasse. Que d'efforts à venir pour en sortir. Je n'ai pas d'autre secours que les spectres, les âmes du passé. Je les appelle, leurs chants absents, leurs voix silencieuses.

Je les appelle. Du lointain, enfin ils s'approchent, préparent mon chemin... Un fantôme sera mon passeur.

Je lui serai reconnaissante de me faire rire à cet instant cruel. Quand d'un souffle perdu ma vie s'éparpillera, le réel deviendra alors récit. Une légende, un souvenir mystérieux. Que demeure la mémoire de cette histoire. Elle sera un avertissement. L'arbitraire est une épouvante, la passivité, pire encore.

Mille ans, mon âme est sous un éteignoir. Mon âme, mince filet de suie sous une chape lourde et malheureuse. Braise éternellement mourante. Seule règne la douleur sur cette pensée ruinée. Je brûle, je ne sais plus pourquoi... Frappée par les foudres, peut-être ?

Le silence et l'absence de réponse dissipent les questions, rendent obscur le destin.

Il y a ce bruit, une chouette, je pense... Une mélodie entre les roseaux, les branches et les nuages. À quoi tiennent les réveils ?

réveil après la douleur sans fin

Ce bruit pour la première fois ravive les souvenirs. Une voix animale, un oiseau de la nuit, un oeil jaune, perçant. Cri éraillé, pitoyable. Ce cri en éveille d'autres.

Des voix surgissant du passé. Le bruissement de mes enfants. Un ruisseau d'eau claire. Je croyais ne plus pouvoir l'entendre encore.

Je suis pierre de chagrin, je ne sais plus le sens. Un mal me tord le ventre. Un nœud si solide qu'il pourrait amarrer le monde aux astres.

Et ces voix qui bruissent ravivent les éclats d'une vie qui fut la mienne. Me réjouissent d'une malice enfantine... La pierre se fend, je suis à nouveau vivante.

Mes pleurs s'assèchent, j'aperçois la figure de l'homme que j'aime. Sans savoir si cela est réel ou mirage. Le profil d'un vieux rapace, vivant ou mort. Il lui manque des plumes, sa fierté est entamée par l'âge. Sa démarche militaire est déformée par la charge des années. D'une canne, il parcourt une forêt sombre. En fait, les couloirs consumés d'une ruine, notre maison. Son spectre regarde, yeux clos, yeux blancs. Il se terre dans l'ombre, ne dit mot, effrayé de sa transparence. Il a trahi, laissé rougir l'eau du ruisseau. La lame n'était pas dans sa main, (mais) son devoir l'a fait complice... J'ai du mépris, pour la haine je ne sais pas.

Quatorze étreintes, quatorze fois me voilà terre grasse. Quatorze fois une aube se lève. Quatorze vies, courtes journées d'hiver. Quatorze fois la nuit revient abruptement, les yeux se ferment, les ténèbres envahissent les coeurs. Quatorze fois je disparaissais sous la terre... Trop pour se relever.

L'obscurité devient prison, havre. Je ne suis pas morte, (mais) si peu vivante. Une chouette, une pierre qui se fend, midi sera si clair. Cet homme était mon mari. Je veux pardonner... Est-ce possible ?

J'ai trop de flèches dans le côté. D'un geste, j'écarte son fantôme. Il ne me reverra pas vivante, n'entendra le pardon. J'ai aimé un capitaine devenu général. Un militaire dissimulant tant de noir dans le cœur, tant de glace dans la tête. J'ai aimé à perdre haleine... Ce n'est pas une faiblesse que d'aimer.

C'est une tristesse, un abandon. Malgré les larmes, on frémit, on se réjouit. C'est le père de mes enfants. Caresse sur la hanche, rire qui dénoue les cheveux, une force vive en moi. L'origine de ma sueur, de mon plaisir.

Il est né dans la nuit de l'armée. Je ne l'ai pas changé, c'est mon tort. J'aurais dû le prendre, le guider vers les champs de blé, les prairies apaisées. Le soin de la guerre serait revenu à d'autres. Ses mains porteraient la trace de la terre... Un paysan.

Je n'ai pas su faire. Il était l'espoir d'une lignée. Sa stature aurait dû garantir la protection et la bonne fortune. Voilà ce que moi, Niobé, fille de Tantale, j'espérais de lui.

massacre

Il était mon capitaine, il s'est mis sous le vent. C'est une trahison de ne pas faire face.

Il a laissé trancher dans sa propre chair. De ce malheur, je porte ma part. Aveugle, sourde, mais pas muette... Me voilà perdue.

De ma bouche, j'ai appelé les foudres sans le savoir. Je le paye de ténèbres, ces phrases vite libérées. Une soirée trop joyeuse, les torches dans le patio. Les tables chargées, boissons et victuailles.

Sur les bancs, des amis, certains plus que d'autres. Des plaisanteries, des rires. Chacun brille, moi, je suis silencieuse.

Je suis la maîtresse de la maison, mais je disparaîs. Je semble vide, absente. Je n'ai plus d'existence. Une brûlure à l'orgueil... Alors, des mots de trop.

À propos de Leto cette femme proche de l'Olympe partageant la couche de Zeus. Des enfants au petit nombre de deux, maintenant un ventre creux. Stérile, même sous les assauts d'un dieu. Alors, Zeus, la délaissant regarde vers des entrailles plus chaudes. Je raille la froideur livide de cette femme. Je glorifie le cœur volage du dieu et énumère la multitude de ses bâtards. Enfin, je me place au-dessus par le nombre de mes quatorze enfants et assure de mes étreintes brûlantes. Les invités rougissent, portent vers moi des regards envieux. Je redeviens centre du monde... L'orgueil est apaisé.

À ce jour, je ne sais pas encore qui rapporta mes paroles à Apollon, l'un des deux enfants de Leto. Ce fut elle, Artémis, la fille de la déesse qui en conçut la plus grande colère. Leto ventre creux, informée de cet outrage, exigea vengeance. Pour quelques mots hasardeux, quelques mots de moi. Les arcs ont chanté quatorze fois.

Ces deux chasseurs divins sont de redoutables archers. Voici par le détail, ce que personne n'a entrevu. La maison est cernée par une garde armée, à sa tête, mon capitaine. Ce n'est pas une protection, mais un piège, une battue. Les serviteurs s'enfuient, s'affolent, s'égarerent. Se brisent sur les boucliers, ont la gorge tranchée, s'affalent sur les dalles. Des pantins après le jeu, oubliés à même le sol... La rumeur du massacre s'estompe.

À l'intérieur, je reste seule avec mes enfants autour de moi regroupés Des pas de plus en plus près. Nous sommes un troupeau rassemblé par la crainte. La grande salle, les tables du banquet encore dressées, la lumière sombre des torches. Nous sommes un troupeau à attendre ce qui doit venir. Les enfants sanglotent, je les rassure.

Surviennent les deux archers, elle, d'abord, Artémis. Mes filles me regardent affolées.

Lui ensuite, Apollon. Mes garçons tremblent, ils ont compris.

Moi aussi de me raidir.

« L'archère » est fille de la lune. Un sourire avide et froid. Femme guerrière, torse nu, seins fermes, dressés et arrogants. La vengeance d'une femme à se montrer dans sa beauté à cet instant.

La première flèche, une belle flèche. Un empennage d'azur, une pointe d'argent. Elle bande l'arc, le levant lentement. Ma dernière fille, la plus petite, celle qui ne sait encore bien courir se paralyse et gémit. Elle a tout entrevu, la cruauté, le destin, l'irréremédiable. Le trait lui traverse la gorge et la laisse sans paroles.

Maintenant, c'est lui, l'archer, qui montre son adresse. Une pointe d'or, empennage plume de faisan. Sur le garçon fuyant, il le cloue mort sur le chêne de la porte. Lui aussi était le petit.

Les autres enfants en vain se cachent derrière moi. Eux, fauves en chasse, lentement, tournent autour de nous. Les regards percent, les démarches sont souples, les armes brillent dans la pénombre. Ils sont léopards, brumes violentes, souplesse de la patience. Un enfant toujours dépasse de mon rempart. La flèche siffle, le corps ploie et meurt en silence.

On entend la vibration de la corde finissant avant l'encochement de la suivante.

Nous glissons sur le sang des gisants. Nos pas se font plus hésitants. C'est facile pour eux. Quatorze flèches, j'en espérais une pour moi... En vain.

Plus que la vengeance, ils aspirent à la cruauté. Rien ne sert de voyager sans avenir. C'est traverser des terres arides, regarder des soleils tristes, manger des fruits sans saveurs, boire des eaux amères. C'est être mort avant d'être mort. Je suis restée allant d'un cadavre à l'autre jusqu'au dernier qui s'accrochait encore. Traversé d'une plume, belle et irisée de sang. Une flèche dans le poumon, naufragé ne voulant se noyer... C'est difficile de respirer, il s'enfoncé.

Rassasiés, les deux meurtriers contemplent le paysage du carnage.

Deux sourires, la vengeance accomplie pour quelques mots féroces.

Les fauves sortent, je reste. La maison n'est plus ma maison, c'est une arène vide, sans fanfares, sans spectateurs, sans lumière... À quoi bon être ?

mère

Les déserts restent des mystères.

Mais avant, plus avant dans le temps, je ne me suis pas méfiée. J'ai aimé. J'ai attendu au creux de la nuit qu'il vienne... Je ne me suis pas méfiée.

À chaque retour, je brosse la poussière de sa cape militaire. Je feins de ne pas voir le sang mêlé à l'écarlate de sa toge. Je ne me suis pas méfiée, ses sourires offerts aux enfants. Je n'ai pas écouté les rumeurs folles et violentes qui courraient. Il était question de villes brûlées, de villages disparus. De bûchers emportant vers l'azur le charbon des morts. Je n'écoute rien, je ne vois que mon capitaine. Je ne vois que l'homme qui attend dans le patio, les enfants couchés, les servants dispersés, pour me faire l'amour. Sa main ferme tenant la bride d'un cheval monté par trois de ses fils. Fiers, traversant la ville, les passants s'écartant. Je ne vois que le bonheur, un mirage. Sa main douce essuyant les larmes. Sa main douce sur les joues d'une de ses sept filles. Son impatience à la porte des médecins. Son tremblement de la main quand un ou une lutte contre la maladie, se débat contre la fièvre brûlante. La profondeur de son angoisse vainement cachée. Son rire sonore et conquérant en guise de punition pour l'enfant surpris dans la bêtise. Jamais il ne lève le bras, jamais il n'abat le poing. Il est patience, trouve les mots, la persévérance pour éduquer, élever de son mieux nos quatorze rameaux.

J'étais Niobé, femme d'Amphion. Femme d'un capitaine devenu général... En mon coeur, toujours mon capitaine.

Fière et mère. Épouse et amante d'un seul et unique, fidèle. Fidèles l'un à l'autre.

Les guerres sont source d'absences. La campagne se fait longue et les courtisans pressants. C'est de son image uniquement que je me m'ébranche. La campagne se fait longue. Les prétendants désabusés s'éloignent, lui se rapproche. Au soir des retours, il partage le fruit de notre patience. Nous sommes furies, rideaux déchirés devant la fenêtre. Les souvenirs sont vivaces, ils datent de mille ans, mais semblent être de ce matin.

La première naissance, l'aîné, le plus difficile à passer. C'est une nuit de pleine lune par un printemps resté froid de l'hiver. Les premières contractions, tout de suite les eaux qui s'enfuient. Je tords mes doigts, plus la peur que la douleur. Il traverse la cour, presse les servantes, fait allumer de grands feux, chauffer l'eau dans les bassines. Cela se

présente mal, les conseils sont confus. Il rejette les médecins. Il éborgne la sage femme avec une violence et une colère insoupçonnée. Il fait taire qui veut s'interposer... C'est un lion. Il tourne autour de moi, me protège, écarte les vautours de ce qui pourrait devenir charogne. Plus personne ne sait que faire, déjà je meurs. Je ne peux ni pousser ni respirer. Je suis figée à la lisière de la lumière et des ombres... Patient, il attend le moment qu'il s'est fixé.

La lune se voile, s'apprête pour le deuil, masque sa face d'un tulle noir, un nuage effilé. De ma douleur, malgré l'obscurité, je vois tout. En moi, il enfonce ses mains. Je hurle, folle et écartelée. Il extirpe de mon ventre un garçon qu'il brandit au-dessus de lui. Il le présente fièrement à tous en pivotant sur ses pieds, il l'élève au-dessus de tous les autres. Il proclame cette naissance comme défi au monde qui nous la refusait. Il se calme, me voit, pose l'enfant sur mon sein. Le nouveau-né boit ce lait venu d'un coup, jaillissant, éclat de nacre sur ma poitrine échauffée... Le temps est un long silence tiède.

Le fil était près de se rompre, il a tenu. Je vivrai, j'engendrerai de nombreuses fois. Quelque chose en moi s'effondre, un échafaudage se disloque sous le vent. Le temps d'une lune passant d'une fenêtre à l'autre, je suis mère pour la première fois.

neuf mois

Des odeurs à mettre une boule au ventre.

Plus avant encore, je remonte le chemin. Le pas fatigué, mais il faut continuer, même à rebours.

Pour la première fois, les règles se sont arrêtées. Ça confirme ce que j'espère. La nausée de ce corps qui se rebelle. Le changement, la nouveauté, le mystérieux. Le malaise remonte du ventre à la tête. Je n'ai encore rien annoncé.

J'observe mon capitaine à la dérobée, je crains une fumée derrière lui. Sa violence de guerrier semble se dissoudre à notre porte. Les ombres, les spectres de ses victimes errent sur les rues et les places adjacentes. Ils apparaissent lors des matins de brume, semblent des lambeaux de cadavres arborant la tristesse de la guerre et l'effroi du carnage. Il me semble percevoir dans l'irisation lumineuse d'entre les battants leur triste poussière forçant l'entrée de la maison.

Le corps se révolte et change... Il entraîne l'esprit dans le malaise.

Ce qui doit se construire se nourrit de nos essences. La vue devient plus affûtée avec la conscience de l'avenir. L'homme qui me tient entre ses bras est un meurtrier.

Je n'ai d'autre solution que d'en refouler la connaissance et la pensée... Racontera-t-on à ses enfants que leur père est bourreau et assassin ?

Que ses baisers ont le goût du fer et la couleur enflammée du sang. Je n'ai d'autre solution d'encore plus l'aimer, de cacher l'effroi au plus profond de moi. Cela me brise, je suis gagnée pas la mélancolie. Je crains de corrompre mes enfants à venir, d'empoisonner leurs âmes pures par des secrets dissimulés à l'intérieur de soi... Mais comment faire autrement ?

Ma peur s'agrandit en même temps que le ventre. J'ai peur de cet espoir, de cet avenir... Je deviens folle.

Les jours de soleil semblent ternes. L'hiver se prend de solitude et enferme les amis, les parents dans la chaleur de leurs maisons. Ils me savent enceinte, me soupçonnent heureuse. Ils s'imaginent inutiles de leurs présences... Quelle erreur.

Laissée seule, dépitée, je me tourne encore plus vers lui. Aveugle, je ne distingue plus les cicatrices de la bataille. Je proclame les autres menteurs, je méprise les fantômes. Lui, je le considère le plus intègre des hommes. Au service du droit et de la sécurité, son devoir lui dicte

les voies difficiles. Il accomplit sa lourde tâche avec le zèle des âmes de marbre.

Ces circonstances établissent entre nous un amour véritable. La folie et la passion se transforment en raison et admiration. Fièremment, le matin, je lui remets l'épée. Le soir, je prends ses habits à laver.

À connaître mon destin, mourir en couches la première fois eut été préférable. Rien ne sert de le nier, je l'aime d'un amour véritable. Même maintenant, ici dans la glaise et la souffrance, je ne peux sans émotion évoquer son visage. Je porte en plus de ma misère la responsabilité de l'avoir aimé et de l'aimer encore. Si on devait le brûler en place publique, je crois que je serais dans son pas jusque dans la braise.

femme

Ainsi s'envole ce qui fut soyeux, tourbillon de pollen dans la brise de juin.

Du bras j'écarte et traverse la fumée. Plus avant, toujours plus avant, il y a les temps heureux, parce que simples.

Il suffit de se laisser guider par les vestales vers l'autel. Le mariage rempli une journée entière et la fête ensoleillée au plus profond de la nuit. Une lumière pour éclairer le bonheur, le refus de la mort. Ce n'est pas le mariage de l'un ou de l'autre qui se célèbre, c'est la victoire de la vie... La continuité du monde.

Des regards envieux se portent sur les fenêtres, sur la chambre nuptiale. Ce ne sont pas des jalousies de chairs, ce sont des convoitises de vies. Les hommes sourient, imaginent la semence d'un nouvel avenir. Les femmes remontent à pleine main, de la naissance à la pointe des seins, une émotion étrange. Elles se souviennent de la chaleur du lait. Plus que le plaisir, les convives imaginent les prémices de la maternité. Moi, laissant tomber le lin, je me dévoile nue. Je frissonne. J'ai peur qu'il me pénètre maladroitement, me fasse mal. Je suis jeune et belle. Je tremble un peu ainsi dénudée qu'il me trouve laide. Que de dépit il me violente.

Il fait chaud, je suis luisante, une peau de salamandre. Il se découvre aussi, se tient debout avec dans les yeux et sur le corps les reflets d'un incendie. Parchemin encore lisse sur lequel laisser l'écriture de mes caresses. Plus que son visage, son corps est beau. Il s'approche, on s'entraîne vers la couche découverte... L'étreinte est un risque, je m'abandonne.

J'ai du sang, il est sûr de moi, se détourne et pleure. Une incompréhensible fragilité. Dehors, les familles et les amis sont les bruits de la rivière, le vent dans les arbres, le souffle de l'orage. Avant la pluie. Sur la couche nos corps s'apaisent, le ressac d'une mer encore grosse de la tempête passée... Maintenant je suis femme.

rencontre

Mais avant, encore avant sur ce chemin qui ramène à l'enfance, un éclat se rappelle à moi.

Je sors de la rivière, la toilette est faite. Loin dans le courant, le reflet blanc des bouleaux. Mon père et les hommes attendent derrière la haie bordant les champs et le lit de l'eau. Une haie séparant les hommes des femmes. Parmi elles, je suis jeune fille. Nous rions de tout, surtout des hommes. Nous devinons qu'ils nous regardent par les trous au travers des futaies... Cachés, mais maladroits.

L'un tousse, se démasque, il y a des rires. Ils rapetissent derrière les hautes herbes, se dissimulent vainement. Les plus hardies, ma mère est l'une d'elles, dévoilent leurs poitrines. Elles se moquent, les tourmentent de ce qu'ils aperçoivent, mais ne pourront caresser.

Alarmé, mon père se raidit, chasse à coup de pierres et de bâton les audacieux, promet mille punitions... Il est le maître.

Ma mère et les autres femmes, moi, qui pour la première fois prend le bain pour la ville, prend le temps des beaux habits, des cheveux tressés et huilés, laissons aller nos rires en regardant les hommes de la ferme s'enfuir sous les coups et les invectives de papa. Il fait le furieux, mais on le devine heureux de savoir sa femme et sa fille reluquées. Il est fier comme un maître faisant l'étalage de ses possessions. Il expose sa colère... Que penseraient les voisins si on le découvrirait tolérant avec les hommes esclave du fermage ?

Le calme revenu, nous enfin vêtues. Il entraîne ma mère par le bras, ils sont légèrement devant, je suis sur leur côté, un pas de retrait. À notre suite, les servantes portent des paniers. Nous sommes une joyeuse cohorte qui déambule par les sentiers, coupe à travers les blés et fend la plaine qui mène par un droit chemin à la porte rouge. La grande porte de Thèbes.

Je ne sais plus la raison de ce voyage étonnant. Je l'ai oubliée.

Nous sommes parées avec les habits de la fête, certaines apportent des offrandes pour les dieux. Je n'avais jamais vu la ville. De la foule, je ne connaissais que les quarante servants du domaine de mon père. Thèbes, les murailles sont telles que décrites par grand-père au soir des veillées. Pourtant, jamais il n'avait parlé des oriflammes échevelant les remparts. Un petit singe, tunique écarlate et épingle dorée, gambade entre les créneaux. Les gens rient et se détournent.

Plus loin des musiques de fanfares, le mariage de quelques princes. Tout m'étonne. Mes parents me pressent, me tirent, me poussent, ne

me laissent pas le temps. Je m'enivre des couleurs. Je m'effraye de tant de gens. Je m'impressionne de tant de langues, de voix différentes.

Les tenues sont variées, je voudrais toutes les toucher, plonger ma main dans tous les paniers, chaparder tout ce que je découvre. Caresser la peau de fruits mystérieux, goûter la pulpe, humecter mes lèvres avec des saveurs inconnues.

Peu à peu je me berce, je titube. Nous sommes à peine devant la porte rouge, pas encore à l'intérieur des murs. Nous les franchissons, serrés, pressés les uns contre les autres. Un torrent sauvage au goulet de la montagne. Sitôt passé l'étranglement, mon père me saisit fermement, nous entraîne, ma mère, les servantes et moi par une ruelle remplie de la seule tranquillité. Un bras de rivière mort où le courant se dilue.

Une ruelle montante bordée de petites maisons aux portes basses. Devant, assis ou debout, des artisans tiennent échoppes et gardent sans proposer ce qu'ils ont fabriqué.

C'est un raccourci dit mon père en souriant.

Nous avançons dans cette ruelle qui apparaît de plus en plus belle. Les maisons sont espacées avec un jardin de chaque côté où des fleurs peignent de couleurs un havre de paix. Un minuscule monde de fraîcheur à l'ombre du soleil de midi et de sa trop grande chaleur.

J'ai toujours craint le soleil vertical, là je suis rassurée. Pour nous, pas le temps de rêver, mon père de nous entraîner vers un murmure qui va grossissant.

Une trouée de lumière après le dos que fait la rue. Vacillante, aveuglée, je surgis sur la place d'un marché. Un oiseau tombé au milieu de la fanfare. Une goutte d'encens dans la braise, qui s'enflamme « crépitante ».

Je le vois.

Il me voit.

Il est sur son cheval de capitaine. Nos regards s'accrochent, je frémis. Lui aussi, bien que jamais il n'ait voulu me l'avouer. Il y a de la poussière, du vent. De la musique et des senteurs de mille continents. Des échoppes multicolores, des bateleurs. Des animaux que l'on égorge sur les pierres de taille. Le sang se répand dans les bassines de cuivre. Je suis là, paralysée, entre deux étonnements... Pour la première fois, amoureuse.

adolescence

Avant, encore avant.

Sous le lin de ma robe en pièce unique, il y a deux choses rebondies qui poussent, émergent de mon torse. Il m'arrive la nuit de les toucher, de les regarder. De les comparer comme deux fruits réservés pour les invités. À hésiter sournoisement et finalement désigner celui que je pense le plus gros... Mon corps se modifie, cela m'étonne.

Je savais maman n'être pas comme moi, une évidence. Maintenant je la rejoins, je me rapproche d'elle. Nous avons un mystère en commun, je ne le comprends pas encore tout à fait bien.

Par instant je m'abandonne à la rêverie. À d'autres moments, je joue comme une petite fille. Je me serre contre père. Je le griffe en prétendant que grand-père était plus grand et plus fort.

Le soir, c'est l'envie de courir à travers les prés. De m'essouffler à presque mourir et de pressentir entre mes jambes une sensation qui ne veut pas encore venir. Un rien m'irrite, je saute de la haine à l'amour sur un mot de trop ou de pas assez. Je n'aime pas les rires complices qui s'ébruitent dans mon dos. Je menace que si grand-père n'était pas mort, tous, il les battrait. Parfois je mords ou je lacère.

Puis, calmée, rassurée qu'ils m'aiment malgré tout, tous, les gens de la ferme. Père que j'ai tant fois voulu griffer en disant préférer grand-père. Mère avec sa patience et sa sérénité, agaçante de quiétude. Les servantes qui m'ont tenue dans le bain, montrées comment faire la tresse bien serrée et gratter le noir sous les pieds à la fin de la journée. Quand je suis sûre qu'ils m'aiment avec des gestes de tendresse et de patience. Alors je ressens l'émotion heureuse de l'amitié et du pardon. Je leur suis redevable. Je voudrais d'une caresse sur l'épaule ou les cheveux éventer une malicieuse bienveillance.

Mais je suis dans ce temps où de l'enfance j'ai perdu la naïveté sans encore avoir trouvé la confiance de l'adulte. Je suis entre deux eaux, je n'ose choisir entre les graviers du fonds et les remous de la surface. Je nage en secret entre les rochers sombres et j'espère que personne ne me verra, tout en souhaitant être soudain découverte. Je pourrais feindre, avec pudeur, la surprise dévoilée d'un caractère moins tempétueux qu'il n'y paraît.

Un jour, je saigne... La peur de me vider entièrement, de mettre le pas dans la mort, de rejoindre grand-père sur le sentier ténébreux. Je me réfugie dans les bras maternels. Les lèvres de ma mère me couvrent de baisers, essuient mes larmes, les sèchent en les buvant. Elle me

serre si fort que rien ne peut nous séparer. Elle parle, je la rejoins dans la féminité. Elle ne me regarde plus avec les mêmes yeux. Nous sommes maintenant deux amies, plus que mère et fille.

Alors la vie change son cours, le torrent regagne la plaine. Il y a moins de tourbillons, plus de confidences. Père se fait prévenant.

Il me regarde avec déférence, ne se moque plus de rien et se soucie de mes plus petits ennuis. Ses mains si libres auparavant se retiennent. Il n'attrape plus que le bras ou les épaules. Fixe mes yeux, ne s'écarte jamais de cette ligne-là. Tout dans ses gestes émane de pudeur.

J'attends le vent qui m'emportera loin du domaine. J'ai en moi le bonheur et la quiétude de l'attente. Il suffira d'une pluie ou d'une visite. D'un étranger se présentant un soir. La demande embarrassée du fils d'un voisin. Les bras chargés de présents en guise d'engagement. Je devine un voilier ou une maison, l'aventure ou la tranquillité.

L'attente est joyeuse. Elle est le signe que l'avenir est possible. Je patiente en observant l'horizon... La poussière soulevée en tourbillons.

tantôt, il sera midi

Au plus loin où porte mon regard, je suis à présent une enfant. Je berce un poulet dans la cour de la ferme.

Au matin, on m'a menée vers grand-père dans la chambre mortuaire. Les femmes frottent avec l'huile pour les morts. Il est tout à fait vert presque gris. On dit qu'il est passé dans le milieu de la nuit. Sans un souffle, sans un râle, content de lui... Il s'ennuyait à être seul.

Je suis dans la cour et je berce le poulet. L'ombre s'est retirée contre le mur, presque verticale. La ferme est maussade, c'est un jour triste. Les hommes dressent un bûcher derrière l'écurie, là où la vue s'étend sur la plaine... Tantôt il sera midi.

Je vois grand-père. Il est nu, traverse la cour et personne d'autre que moi ne le remarque.

Surprise, je lâche le poulet qui s'enfuit... Je le regarde courir.

Grand-père s'approche, nu comme jamais, presque transparent. Son petit bout de tuyau se balance, tout fripé. Ça me fait rire.

Père arrive, sans rien voir. Il traverse grand-père de part en part, sans remarquer, comme on frise la brume, comme on s'écarte d'une crainte aux matins de l'automne. Père est préoccupé d'autres choses. Dans son regard, je sens qu'il me reproche ma joie. En silence il s'éloigne vers le bûcher, un pas lourd et triste.

Je souris à grand-père et grand-père me sourit à son tour. Il me tend la main. Il est midi, l'ombre s'est rejointe et ne déborde plus. Grand-père s'accroupit à la manière des danseurs dans la ronde. Il s'accroupit et plie les cuisses, il est midi.

Lentement, consciencieusement, le tonnerre entre ses fesses.

Un sourire de coin, provocant. Le roulement des pierres dans l'avalanche... Un clin d'oeil.

As-tu déjà entendu un fantôme péter ?

Grand-papa sourit de plus en plus. Sourire large et complice. Il se dandine, un canard, goguenard, pète encore une fois, plus fort que la première.

Je suis une petite enfant dans la cour d'une ferme. Ma tête bascule en arrière et projette un rire insouciant vers le ciel. Même les fantômes pètent, il n'y a rien à craindre. Il est midi. Rire éperdument, rire au matin, il est facile de rire au matin. Au travers de la brume, grand-père, doucement me tend la main.

Viens.

L'ombre est unique. Je fais ce pas qui me rapproche de l'autre rive.
Tout se dérobe, je trébuche, ça me fait encore rire... Ce n'est pas si
difficile que ça.

CRÉATION

cette lecture-spectacle a été créé le 12 juin 2019 à l'Atelier Grand Cargo
texte et mise en lecture Yves Robert
lecture Aurore Faivre

ATELIER GRAND CARGO

Cornes-Morel 13, 2300 La Chaux-De-Fonds – Suisse
www.cargo15.ch – collection seul.e au monde – réimpression novembre 2023
impressum Yves Robert – photographie © Catherine Meyer